

Une cellule individuelle de la prison La Brenaz, septembre 2011

La photographie, une transgression par le regard

Dans la prison genevoise de la Brenaz, un atelier de photographie a, durant deux mois, permis à des jeunes détenus de faire symboliquement tomber les murs de ce monde clos dans lequel ils purgent leur peine. Récit d'une expérience inédite.

TEXTE & PHOTOS PATRICK GILLIÉRON LOPRENO



Portrait posé d'un détenu.



La cour de promenade, beaucoup trop exigüe et inadaptée lors d'averse ou de canicule.

Entre août et septembre de cette année, j'ai mis en place un atelier photo avec de jeunes détenus de la prison de La Brenaz à Genève. Tous purgent des peines plus ou moins lourdes. Le but de cette démarche était de pouvoir entreprendre un reportage avec les prisonniers autour de leur univers carcéral.

Je n'avais aucune intention de réaliser un travail photographique stéréotypé, encadré en permanence par des surveillants qui me disaient quoi ou comment photographier. Pour éviter à tout prix ce piège, il me fallait l'aval de l'administration pénitentiaire, afin d'avoir une liberté complète de mouvement à l'intérieur de la prison. Ce que j'ai obtenu.

Je venais de terminer un reportage d'une année sur les prisons de Champ-Dollon, à Genève, et de Bochuz, dans le canton de Vaud, qui a donné lieu à une exposition à la galerie «Halle Nord» à Genève. Cependant, c'est un fort sentiment d'inachevé qui m'a poussé à aller plus loin et à monter des ateliers à La Brenaz. J'ai senti le besoin de me confronter à une certaine réalité que je n'avais pas réussi à saisir dans ces précédents reportages en prison, lesquels étaient, en fin de compte, trop dirigés par l'autorité pénitentiaire.

En animant des ateliers de photographie à La Brenaz, j'ai pu transgresser une certaine délimitation établie par les usages pénitentiaires et me mettre à «hauteur d'homme» face aux détenus. C'est en travaillant en parallèle, côte à côte, que nous avons pu créer, après deux mois de stage régulier, un travail photographique abouti. Chaque détenu était muni d'un appareil numérique et photographiait librement son horizon carcéral. Au début des ateliers, ils étaient tous très réservés. Au fur et à mesure que l'atelier avançait, de véritables échanges se sont produits entre eux. Et entre eux et moi.

Tous se sont inscrits volontairement. J'exigeais d'eux une présence régulière, pendant une heure et demie à chaque cours pour une période de deux mois. Et aussi, une complète responsabilité par rapport à leur travail et au matériel. Ils ont pleinement respecté mes demandes et tenu leur engagement jusqu'au bout de l'exercice.

L'idée était de pouvoir construire un reportage sur la prison en suivant leur point de vue. Nous avons travaillé sur ce projet. Pour cela, j'ai dû diviser chaque cours en un thème spécifique. A la fin du stage, j'ai mis bout à bout tous ces thèmes pour ne former qu'un seul reportage, composé des plus belles photos de chaque participant. Dans ces pages, j'ai choisi de réunir un choix de photos que j'ai prises en adoptant l'angle de vision des détenus, et non pas celles prises par eux. Je considère ce portfolio de neuf images disposées sur trois pages comme l'aboutissement d'un travail d'équipe forgé



En haut: portrait pris dans l'unité cellulaire de la prison. En bas: moment de détente, assis sur le lit d'une cellule.



Un détenu pose à travers la vitre de l'atelier boulangerie.



Un participant au stage photo, dans sa cellule.

sur l'échange entre l'expérience d'un photographe professionnel et le regard frais, nouveau et, surtout, authentique, dont ces apprentis photographes ont su faire preuve en milieu carcéral.

Au vu des coupes constantes effectuées dans le budget de la formation ou de l'éducation des détenus en prison, j'ai entièrement financé ce projet. J'ai fourni à chaque détenu un appareil numérique et toute l'infrastructure technique m'appartenait. Pour moi, pour un tel travail, c'est important de rester indépendant par rapport à l'institution.

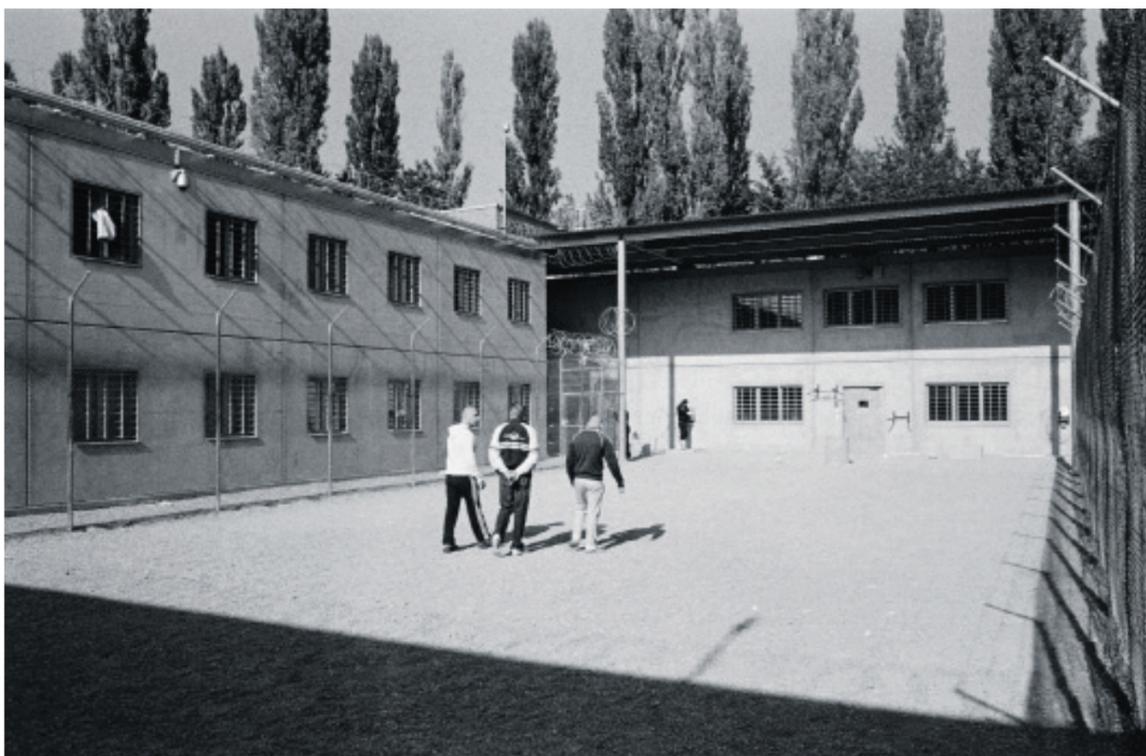
C'était la première fois qu'un photographe proposait et réalisait ce type d'atelier à la prison de La Brenaz, qui est considérée comme une «jeune» prison. Une expérience positive et fructueuse à bien des points de vue. Reste qu'aucun budget étatique n'est prévu pour renouveler ce type d'expérience dans le long terme ou de proposer une véritable formation aux détenus qui purgent une peine de plus d'une année.

Les détenus ont pu photographier librement tout ce qui était selon eux digne d'intérêt. La plupart ne connaissait rien à la photographie. Ils se sont lancés directement dans la pratique grâce à la facilité du numérique. Ce n'est que petit à petit qu'ils ont acquis les bases techniques élémentaires pour comprendre l'usage de la photographie. Le plus important était la pratique, la théorie venait ensuite. Je n'ai pas voulu freiner leur enthousiasme à cause de considérations d'ordre technique. L'instinct et la spontanéité sont vitaux dans la fabrication d'une image, même numérique. Ce n'est que dans la phase de l'*editing*, au moment de la sélection des images, que j'intervenais. Mais c'est toujours en accord et en discussion avec eux que ce choix a été réalisé. Par cette méthode, leurs photos font preuve d'une fibre poétique et imaginaire qu'eux mêmes ne suspectaient pas posséder.

Pour ce qui est des portraits de personne, j'ai travaillé en suivant des principes de base relevant de l'éthique. Toute personne avant d'être photographiée a donné son accord et signé une feuille de consentement quant à l'utilisation de son image. N'étant pas là pour ficher les détenus, ni les exposer maladroitement au regard du public, je me suis assuré de ces conditions et j'ai gagné une vraie confiance de leur part. Cette confiance et cette sincérité sont le ciment nécessaire pour réaliser une photographie.

A aucun moment, je n'ai cherché à savoir quels délits les avaient menés en ce lieu. Je n'étais pas là pour juger. La photographie est juste une «parenthèse» dans leur quotidien pour qu'ils supportent un peu mieux leur enfermement. Au-delà d'une certaine souffrance et de la solitude, certains se sont faits très discrets, d'autres se sont énormément confiés au sujet de leur vie en prison. Même si les prisons suisses ne sont pas comparables aux prisons d'autres pays, le sentiment de claustrophobie et la notion paranoïaque d'isolement et d'enfermement demeurent.

C'est ce monde clos, emmuré, fermé que j'ai voulu détruire symboliquement par la pratique photographique en partageant avec eux une même passion. Malgré des différences ethniques, de langues et de cultures, la photographie a pris la place d'un langage commun, une sorte d'*Esperanto* qui réussit.



En haut: la cour de promenade, vue depuis les ateliers. En bas: les détenus la parcourent de long en large, indéfiniment.